

SAMEDI 5 OCTOBRE 1996

Leopardi ou l'ambiguïté italienne

Alberto Savinio propose une lecture théâtrale de l'œuvre de l'auteur des « Chants »

L'INTENSITÉ DRAMATIQUE DE LEOPARDI

(Drammaticità di Leopardi)

d'Alberto Savinio.

Traduit de l'italien par Philippe di Meo.

Editions Allia, 62 p., 40 F. (Inédit.)

Le frère cadet et méconnu du peintre Chirico ne cessera de nous étonner. Tandis que son œuvre picturale est progressivement réhabilitée, de plus en plus présente dans les musées d'art moderne, on redécouvre ses partitions, car c'était un singulier compositeur et surtout un remarquable critique musical et, bien entendu, son œuvre littéraire (1). Né en 1891, il fut contemporain du surréalisme et du futurisme. Ami d'Apollinaire et de Max Reger, il était constamment à la pointe de l'avant-garde, mais cela ne l'empêcha jamais de réfléchir sur les classiques, comme le prouve ce bref et brillant essai sur Leopardi – dont par ailleurs les éditions Allia poursuivent la traduction intégrale.

Il s'agit d'une longue conférence donnée en 1938. Dès les premières phrases, on sent qu'on ne va pas s'ennuyer. Comme dans ses critiques musicales, Alberto Savinio parle avec authenticité, culture, émotion immédiate. « *Je ne sais pas comment il en va pour ceux qui vivent de la seule vie temporelle.* » Ce que sous-entend cette question donne le ton du discours : Savinio va s'exprimer du point de vue de ceux pour qui l'art est la langue

naturelle et qui vivent « *dans la plénitude et dans l'essence poétique de l'univers.* » Chez d'autres, ce genre d'énoncé paraîtrait pompeux ou culotté. Avec Savinio, on suit sans hésiter.

Mais précisément, parce que la poésie est la langue naturelle de Savinio, l'évaluation d'un monument tel que Leopardi, qui passe pour acquis pour les Italiens, n'en sera que plus délicate, surtout en 1938, où les apologies du nationalisme et de la « *culture occidentale* » sont si périlleuses. Où sont précisément, se demande Savinio, les « *limites* » de l'esprit, de l'âme italienne ?

Leopardi symbolise, selon lui, ce qu'il y a de plus ambigu dans le patrimoine italien, parce que, bien que statufié, il n'incarne pas l'évidence du génie, comme Dante, Homère et Platon. Leopardi prend des masques : celui du poète, du philosophe, de l'artiste, sans accepter aucun de ces rôles isolément. Son pessimisme notoire est lui-même une « *attitude lyrique* ». Sans être dramaturge, Leopardi a symbolisé la pose théâtrale, parce qu'il affecte la place qu'il finira par occuper réellement dans l'histoire de la littérature italienne.

Les dialogues qui l'auront rendu célèbre, autant que ses poèmes, résument cette théâtralité dans laquelle Savinio se reconnaît plus authentiquement que dans les pièces, qui se réduisent pour lui à « *des manifestations de la vulgarité humaine, de l'idiotie humaine, de la bestialité humaine* ». Il y a, derrière ces envolées,

une critique, de moins en moins voilée du reste, du « *théâtre d'idées* » de Pirandello, que Savinio ne portait pas dans son cœur.

Dès lors, toute la lecture que Savinio propose de l'œuvre de Leopardi devient théâtrale : « *Chaque mot se donne en spectacle, et ce spectacle lexical, nous le saisissons mieux avec nos yeux que par l'ouïe. Transportés hors le livre, les mots se recroquevillent à cause du froid, se rencognent de honte – rien n'est aussi pudique que les mots de Giacomo Leopardi –, perdent de leur vivacité, de leur splendeur.* »

Exactement comme il analysait les partitions musicales, Savinio considère la matière même des mots, objets vivants à conquérir : « *L'aventure était la fin secrète de Leopardi, qui convertissait jusqu'à la philologie en aventure, il découvrait l'aventure jusque dans le corps minuscule des mots.* » Inévitablement, Savinio devait poursuivre la métaphore et passer du théâtre à la musique, comparant Leopardi à Chopin. La musique résout ce que la poésie propose et questionne : elle les « *pare d'une forme définitive* ». Leopardi écrivait-il, comme le pense Savinio, « *pour le piano* » ? C'est possible. Le film « *léopardien* » de Visconti, *Sandra*, n'est-il pas tout habité de phrases musicales ? Mais, mort en 1952, Savinio ne pouvait connaître ce film qu'il aurait probablement adoré...

René de Ceccatty

(1) Traduite chez Gallimard, Flammarion et Fayard.